

L'HÔTÂ



Attention : vous avez devant vous une reproduction partielle de l'ouvrage *L'Hôtâ* N° 19 – 1995

Si vous désirez prendre connaissance de l'intégralité des ses articles, vous avez la possibilité de commander ce numéro auprès du secrétariat : commandes@aspruj.ch

Pour la table des matières complète de ce numéro, consultez notre site internet, rubrique archives

www.aspruj.ch

SOMMAIRE

Pêle-mêle de réflexions et de préoccupations par Pierre Froidevaux	3
Aperçu de rémigration outre-mer dans l'ancien Jura bernois, 1867-1913 par Marie-Angèle Lovis	7
Les chapelles privées du Jura par Agnès et Jean-René Quenet	17
Les clochers «à l'impériale» de Franche-Comté et du canton du Jura par Yves Pradeilles	29
Le patrimoine bâti dans le vallon de Saint-Imier, par exemple la ferme Isaac Ling de Cormoret Par Sylvio Casagrande	37
Du Haut-Jura neuchâtelois aux Franches-Montagnes: la part du milieu naturel et de la tradition régionale par Raoul Cap	43
«C'est en forgeant qu'on devient forgeron» par Pierre Froidevaux	56
Le musée rural de la famille Chappuis- Fâhndrich à Develier par Jérôme Montavon	59
Les loges franc-montagnardes par Nicolas Gogniat	67

Couverture: Vauffelin. Remarquable rangée de fermes des XVII^e et XVIII^e siècles, caractérisées par leur belle porte en arc, donnant accès au devant-huis. Photo : Pierre Froidevaux.

L'Hôtâ est publié par l'Association pour la sauvegarde du patrimoine rural jurassien (ASPRUJ). La revue est remise sans supplément à chaque membre qui s'acquitte de la cotisation.

Comité de rédaction

Rédacteur responsable : Yves Gigon, Beaupré, 2900 Porrentruy.

Membres : Robert Fleury, employé d'Etat, 2802 Develier.

Maurice Gigon, typographe, 2902 Fontenais.

Robert Straehl, psychologue, 2740 Moutier.

PÊLE-MÊLE DE RÉFLEXIONS ET DE PRÉOCCUPATIONS

Quel cadre de fenêtre?

A ma connaissance, il n'existe pas encore d'étude scientifique exhaustive sur la construction et le traitement architectural des cadres de portes et de fenêtres de la maison rurale jurassienne. C'est un travail de recherche qui devrait intéresser les étudiants en histoire de l'art; ils pourraient en taire des mémoires de licence. Une telle recherche pourrait aussi occuper un architecte retraité passionné d'art et de technique artisanale.

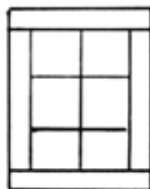
Il y a des cadres de fenêtres en bois dur utilisés pour l'habitation ainsi que pour la partie rurale des bâtiments. Les plus beaux encadrements sont en pierre taillée; ils ornent en général la façade principale. Très souvent les fenêtres des écuries et parfois même la voûte des portes de granges sont en maçonnerie sans encadrement de pierre naturelle. L'état squelettique d'un bâtiment qui apparaît après le décrépiçage des murs permet de découvrir la structure et les procédés d'assemblage utilisés autrefois par l'artisan-constructeur.

La photo ci-contre est instructive: sur quelques mètres carrés de façade, on lit tout le savoir-faire de l'artisan impliqué dans la construction du bâtiment. Pour l'instant, laissons de côté une étude détaillée qui mérite mieux que quelques réflexions dans ce pêle-mêle et regardons la fenêtre à droite en bas. L'ouvrier a taillé le cadre dans six blocs de pierre; il a travaillé à la boucharde les parties qui devaient rester visibles et a laissé brut le

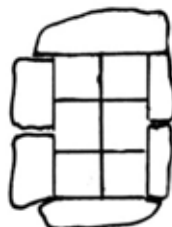
reste du bloc; les lignes droites qui séparent la pierre bouchardée de celle restée brute sont parfaitement visibles sur la photo.



ce cachet



et non pas celui-ci



Il en résulte que le cadre de cette fenêtre restauré devrait avoir ce cachet (dessin) et non pas celui-ci (dessin).

Nos lecteurs s'en mêlent

Le Pêle-Mêle intéresse les lecteurs de l'Hôtel. Plusieurs d'entre eux prennent la peine d'écrire au rédacteur pour approuver le Comité de l'ASPRUJ et l'encourager dans la ligne politique qu'il a choisie: informer, conseiller, éviter la mutilation durable des bâtiments lors de travaux de rénovation ou de transformation. Ces (...)



Les Rouges-Terres. Cadres de porte et de fenêtre correctement rénovés. Pas d'enjolivures. Le crépiçage affleure (à pierre; il est droit et en retrait de 12 à 15 cm des ouvertures.

APERÇU DE L'ÉMIGRATION OUTRE-MER DANS L'ANCIEN JURA BERNOIS, 1867-1913

Introduction

Durant le XIX^e siècle et au début du XX^e, des millions d'Européens et, parmi eux, des centaines de milliers de Suisses émigrent vers des pays d'outre-mer. Quelle importance ce mouvement migratoire a-t-il pris dans l'ancien Jura bernois entre 1867 et 1913 ? Que sait-on des lieux de destination et de la structure démographique des émigrants ?

La consultation de documents déposés à l'Office du patrimoine historique et de sources dispersées dans les archives communales et bourgeoises apporte de nombreuses informations. Il faut relever qu'en Têtât actuel de la recherche, les renseignements qui suivent ne sont qu'un début d'approche du mouvement migratoire.

Cette étude porte sur la période 1867-1913. Pourquoi ce choix ? De 1815 à 1866, il n'existe pas de données statistiques à l'exception de la participation jurassienne à la fondation de Nova Friburgo, en 1819¹. Par conséquent, l'estimation du nombre des départs avant 1867 est difficile. Elle se base sur la consultation des journaux, des registres de passeports et d'état civil, sur la lecture des procès-verbaux des assemblées communales et bourgeoises, des comptes communaux, de la correspondance entre les préfets et les communes, etc. Un vrai travail de bénédictin. Les données chiffrées pour cette période ne sont pas encore disponibles.

En revanche, la publication de statistiques cantonales, puis fédérales, permet de cerner l'ampleur du phénomène grâce à des indications

- détaillées par communes de 1871 à 1882 et de 1910 à 1913,
- regroupées par district de 1867 à 1870 et de 1883 à 1900,
- globales pour le canton de Berne de 1901 à 1909.

Malgré certaines lacunes, la période 1867-1913 est riche en informations, ce qui explique les dates retenues pour cette étude.

Le mouvement migratoire est observé sur le territoire de l'ancien Jura bernois à l'exclusion du Laufonnais. Les districts de Moutier, Courtelary et La Neuveville sont désignés sous le terme de Jura-Sud, ceux de Delémont, Porrentruy et des Franches-Montagnes par l'appellation Jura-Nord ou canton du Jura. Les modifications de frontières intervenues à la suite des plébiscites de 1974 pour les districts de Moutier, Delémont et des Franches-Montagnes ne sont pas prises en considération.

Critique des sources

Le Département de l'Intérieur du canton de Berne se réfère, pour les années 1867 à 1870, aux indications fournies par les registres des passeports et les annonces de départs publiées dans la Feuille officielle. Les auteurs sont

conscients que nombre de personnes partent sans avoir entrepris les démarches nécessaires². Ils considèrent ces chiffres comme étant nettement sous-estimés.

Dès 1871, la tâche d'informer le service cantonal de la statistique incombe aux communes. Les données s'avèrent plus fiables. Elles dépendent néanmoins de la conscience professionnelle des responsables communaux; et un certain nombre d'émigrants quittent encore le pays sans se soucier des formalités réglementaires.

Avec le contrôle de la Confédération sur les agences d'émigration dès 1880, ces dernières doivent envoyer aux autorités fédérales la liste des personnes qu'elles transportent. En possession de ce matériel, le Bureau fédéral de la statistique communique le nombre de Suisses qui émigrent chaque année dans les pays d'outre-mer. Son homologue bernois considère ces informations comme étant très proches de la réalité, voire même un peu trop élevées dès 1910 car il arrive que des personnes rentrent en Suisse après quelques mois ou quelques années d'absence, mais, dans les statistiques, elles figurent toujours en tant qu'émigrés.

Analyse des départs (1867-1900/1910-1913)

Les publications du Bureau cantonal de la statistique recensent environ 6840 départs en 38 ans. Pendant la (...)

LES CHAPELLES PRIVÉES DU JURA

Introduction

Lors d'une promenade par monts et par vaux dans le Jura, le promeneur attentif aux curiosités qui l'entourent voit parfois son attention attirée par une chapelle au milieu d'un groupe de fermes... Il s'arrête, étonné, pénètre à l'intérieur du bâtiment - quand il est ouvert - et se trouve plongé dans une oasis de paix...

«Que peut bien faire là celle chapelle?», se demande-t-il. Il s'informe autour de lui et apprend du propriétaire du domaine que ce petit sanctuaire a été construit, il y a une centaine d'années, par ses ancêtres...

Le promeneur vient de découvrir une des nombreuses chapelles¹ privées qui parsèment les chemins balisés de notre pays.

Dans quelles circonstances sont-elles nées?

Tout au long du XIX^e siècle, alors que le Jura traversait une période tourmentée de son histoire, chaque communauté villageoise raffermissait son sentiment religieux à travers la multiplication des lieux de culte. Quelques familles pieuses se joignirent à ce mouvement et construisirent leur chapelle privée. Les raisons? Un événement important dans leur vie, la présence d'un prêtre dans la famille...

Aujourd'hui, on peut encore découvrir ces témoins de notre passé religieux à travers douze chapelles que nous avons recensées et à jour² dont deux ont disparu: Sainte-Anne des Rangiers et la chapelle de l'Essert.

La Vacherie-Dessus (Roche d'Or)

Arrêtons-nous tout d'abord à la chapelle de la Vacherie-Dessus que nous avons étudiée plus particulièrement. Elle est située à l'est de cet ensemble rural de la commune de Roche d'Or mais elle a été bâtie sur la commune de Chevenez...

Depuis sa construction en 1878, cette chapelle appartient à la famille Lachat



Chapelle de la Vacherie-Dessus et de son muret en pierres sèches.

qui se l'est transmise de père en fils: c'est la cinquième génération qui veille à son entretien.

Vous la trouverez en parcourant le chemin qui relie Roche d'Or à la crête des Chainions, à 865 mètres d'altitude. Elle est entourée d'un joli muret en pierres sèches, tel qu'on en trouve dans les Franches-Montagnes.

Historique³

Cette chapelle a été construite en 1878 par l'abbé Arsène Lachat, vicaire à Saint-Ursanne, avec le concours de ses frères et sœurs.

Le 11 VII 1879, on peut lire dans la correspondance de M. l'abbé F. Chèvre, curé-doyen de Saint-Ursanne, à Mgr Lachat: «...M. l'abbé Lachat ne restera pas toujours à Saint-Ursanne. Il m'a plusieurs fois laissé entendre qu'il aimerait se retirer dans sa famille et qu'il avait fait bâtir sa chapelle dans ce but.

Mais, à partir de 1880, on le retrouve curé de Soulce où il mourra en 1898.

Les travaux de construction furent confiés à Nicolas Nappez de Grandfontaine. Le bâtiment fut béni le 16 septembre 1879 par l'abbé Lâchât, en présence de Mgr Chèvre qui remplaçait Mgr Lâchât, évêque de Baie, retenu en exil à Lucerne. La chapelle fut consacrée au Sacré-Cœur de Jésus⁴.

Le 19.X. 1879, Mgr Lachat écrit à M. l'abbé F. Chèvre, curé-doyen de Saint-Ursanne, à qui il (...)

LES CLOCHERS «A L'IMPÉRIALE» DE FRANCHE-COMTÉ ET DU CANTON DU JURA

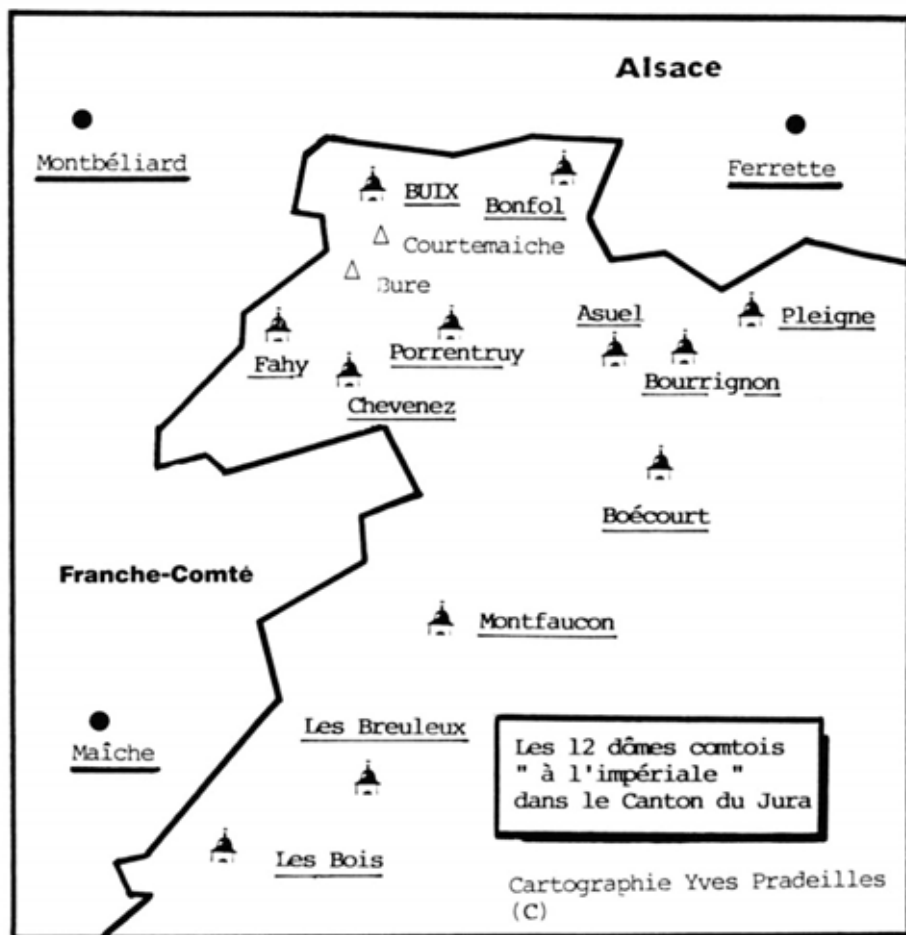
Les clochers comtois «à l'impériale» font partie de nos paysages familiers. De Besançon à Porrentruy, de Villersexel à Fahy en passant par Délie, Asuel, Les Breuleux, ils ponctuent la campagne en parfaite harmonie avec les sites naturels que nous aimons et qu'ils contribuent à magnifier.

Le touriste ou l'étranger de passage ne manque pas de souligner leur caractère original.

En Franche-Comté voisine qui les a vus naître et se multiplier, ils sont légion. Près de sept cents, dont deux cent cinquante-sept pour le seul département du Doubs! Le Canton du Jura en compte quelques-uns de remarquables, à commencer par celui de l'église Saint-Pierre de Porrentruy. De quoi nous rappeler qu'au plan spirituel, vingt paroisses du district, dont « l'ecclisia de Pontcreyntru » relevèrent de l'Archevêque de Besançon jusqu'en 1779, avec le jeu d'influences que cela suppose.

Des clochers couronnés

Pourquoi l'appellation «à l'impériale» donnée à ce type de clocher? *Le Grand Robert de la Langue française* fournit l'explication : «clocher galbé comme la couronne des empereurs surmontée du globe et de la croix». Mais certains les appellent *dômes comtois*, ou *dômes bisontins* (dans le parler jurassien), tandis que d'autres les qualifient plus simplement de *clochers à bulbes*. (...)



Les dômes des clochers de Bure (1817) et de Courtemaiche (1856) ont été démolis, respectivement en 1952 et 1961.

LE PATRIMOINE BÂTI DANS LE VALLON DE SAINT-IMIER, PAR EXEMPLE LA FERME ISAAC LING DE CORMORET

Le Vallon est relativement mal connu; son aspect sévère y contribue en partie, si bien que ses richesses patrimoniales sont souvent ignorées des natifs de cette vallée-baignoire, à fortiori des gens de l'extérieur.

Sa morphologie et sa situation à l'écart des grands axes font qu'on traverse le Vallon: on s'y arrête peu. Long de 20 kilomètres, large de 4, orienté d'ouest en est, fermé au sud et au nord par les murailles abruptes du Droit et de l'Envers, toutes deux tapissées d'épicéas mêlés de foyards sur plus de 400 mètres, il égrène un chapelet de villages le long de la Suze. Cette rivière à truites se double d'une voie ferrée d'importance mineure et d'une route par endroit quasi vicinale.

Au levant, la calotte du Montez ne se fait Fuji-Yama que par pleine lune; et ce n'est qu'après avoir laissé aménager le rocher de Pierre-Pertuis par les Romains, avoir creusé eux-mêmes la falaise de Tournedos (les Romains, eux, l'évitaient par le sud ainsi qu'en témoigne leur route récemment découverte) que les gens d'Erguël communiquèrent vraiment avec ceux de Bienne à l'est, et ceux de Tavannes-Moutier au nord.

Au couchant, seul dégageant apparent, il faut monter jusqu'à mille mètres d'altitude pour se retrouver devant un autre goulet, celui des Convers, qu'évitait la route actuelle et que la politique n'arrive pas, faute de moyens, à relier au fameux tunnel des Neuchâtelois.

Le climat y est rude, humide, froid, propre à vêtir les gens d'épais lainages, De là à s'imaginer que tout y est rustique, banal, sans intérêt...

Les Vallonniers ont réputation d'horlogers, donc d'individus penchés, « migro-se » au front, sur du petit, voire du minuscule et du précis. Soit, c'est vrai.

Mais cette vallée tristounette - sauf au printemps où le vert frais de son « mai » va jusqu'à l'émeraude, et qui éclate en automne de tous ses cuivres - a aussi conduit les Erguéliens à déguster l'intérieur des choses; après les avoir prudemment revêtues d'écorce rugueuse. A diminuer la surface des fenêtres, fermer leur devant-huis. A réduire les élans à l'essentiel. A devenir peu à peu inventifs. Enfin, à s'astreindre à la rigueur.

Pas étonnant dès lors d'y trouver des personnalités discrètes, à l'intelligence subtile, voire poétique, ce qui, chez nous, ne prédestine guère à reconnaissance!

Je n'en citerai que deux parmi nos importants défunts: le poète Wemer Renfer et le mathématicien-philosophe Ferdinand Gonseth.

Mon propos n'est pas là, ni de relever la qualité de nos horlogers qui portèrent et portent encore la renommée à travers le monde entier: d'autres s'en sont chargés et s'en chargeront¹.

Je voudrais seulement dire que notre patrimoine construit - entendez les maisons, citernes, murs, bornes que nous ont légués nos ancêtres sont un peu à l'image des gens d'ici: ils se cachent ou semblent se cacher sous le camouflage des

transformations successives et sous des toits de banale apparence.

Il faut donc être motivé pour s'arrêter, ne fût-ce que quelques heures, dans des villages ignorés des express: Corgémont, Cortébert, Cormoret, Villeret, Sonvilier, Renan, Les Convers...

L'itinéraire ainsi tracé, je vous propose de remonter le Vallon d'un bref survol, en laissant de côté les églises, les écoles et autres bâtiments que leur fonction protège encore des promoteurs-démolisseurs, et qui sont, pour la plupart, classés.

Saint-Imier, Sonvilier et Renan ne seront qu'effleurés: ces agglomérations sont riches des maisons horlogères du XIX^e siècle, de leurs portes d'entrée personnalisées, mais leur patrimoine rural ancien s'est considérablement appauvri.

A SONCEBOZ, à part le tronçon de voie romaine mentionné plus haut, l'objet le plus marquant est peut-être l'Hôtel de la Couronne, ancien relais des diligences datant de 1800; en plus de sa belle enseigne, on y voit encore, au pied de sa longue façade, un «jardinet» d'anciens petits pavés usés par les sabots des courriers du XIX^e siècle.

SOMBEVAL nous offre quelques fermes du XVIII^e siècle groupées au-dessous de l'église et du café de la Clef (1781), dont on peut voir leurs volumes inchangés de jurassiennes typiques ainsi que leurs immenses ramées parsemées des virgules, apostrophes et autres points d'aération. On y relève aussi deux dates du XVII^e dont une sur un grenier: 1669.(...)

DU HAUT-JURA NEUCHÂTELOIS AUX FRANCHES-MONTAGNES : LA PART DU MILIEU NATUREL ET DE LA TRADITION RÉGIONALE

Pourquoi les anciennes maisons rurales d'une même région ont-elles un air de famille bien affirmé? Comment expliquer les différences, parfois importantes, entre deux régions voisines et apparemment soumises aux mêmes conditions naturelles?

Les lignes qui suivent n'ont d'autre ambition que d'apporter quelques éléments de réponse. Il s'agit ici de donner un aperçu de la complexité des choses par des exemples et de présenter certaines particularités propres au Haut-Jura neuchâtelois ou aux Franches-Montagnes. Le grand nombre des bâtiments à prendre en considération ainsi que les modifications infligées au fil des siècles doivent inciter à la prudence.

Il serait d'ailleurs prématuré de prétendre élaborer une comparaison exhaustive. D'une part, il n'existe pas d'inventaire du patrimoine rural établi de manière identique dans les deux régions. D'autre part, le respect de la réalité exige que l'on prenne en compte une foule de détails et que Ton aborde chaque élément architectural de manière nuancée afin de mettre en évidence la variété existant au sein d'un petit territoire. Enfin, je dois avouer que je connais beaucoup mieux le Jura neuchâtelois, où j'ai mené une étude systématique, que les Franches-Montagnes.

M. Marcel Berthold, employé auprès de l'Office du patrimoine historique du canton du Jura en tant que rédacteur de la *Maison paysanne jurassienne*, a eu l'amabilité de relire le présent essai et de

me communiquer ses remarques. Celles-ci figurent dans le texte en caractères italiques. Je le remercie chaleureusement de sa précieuse collaboration.

Architecture vernaculaire et milieu naturel

L'architecture rurale traditionnelle, qualifiée aussi de vernaculaire, constitue d'abord une réponse aux exigences posées par la nature; c'est pourquoi on peut dire que ses principales caractéristiques sont rarement le résultat de choix délibérés. L'homme a dû tirer parti des matériaux disponibles sur place, se plier aux conditions météorologiques et disposer ses locaux en fonction des impératifs d'une agriculture directement tributaire, elle aussi, du milieu naturel.

Durant ces siècles où l'altitude, la topographie, le sol, le sous-sol et le climat dictaient leur loi, la maison constituait un point de contact privilégié entre le paysan et le terroir qui assurait sa subsistance.

Une bonne connaissance du milieu naturel, de l'histoire locale et de la vie d'autrefois aide à comprendre la raison des choix architecturaux. Bien sûr, le déterminisme n'est pas absolu et les relations, quand elles existent, n'apparaissent pas forcément au premier abord.

Ainsi, la maison du Haut-Cantal, une partie de l'Auvergne pourtant comparable au Haut-Jura par son altitude et son cli-

mat, n'était pas couverte de bardeaux. Là, on dut opter très tôt pour le chaume (remplacé ensuite par l'ardoise), apparemment parce que la forêt avait battu en retraite devant une colonisation précoce. Par ailleurs, l'abondance des eaux de surface et de faible profondeur rendait les citernes superflues: les toits pouvaient donc avoir une forte pente et laisser glisser leur couverture de neige.

Les hautes vallées et les hauts plateaux du Jura, en revanche, étaient voués aux toits peu inclinés et aux bardeaux non cloués parce que le bois n'y manquait pas et que les pentes faibles, adaptées à ce type de couverture, permettaient la récupération des eaux de fonte qui alimentaient les indispensables citernes.

Des réponses différentes selon le lieu et l'époque

Au reste, on constate que l'homme ne s'est pas adapté partout de la même manière à une situation naturelle qui nous semble identique. Prenons l'exemple des murs. En l'absence de bonne pierre à bâtir, l'Emmental eut recours au bois, la Flandre utilisa la brique cuite et la Bresse bourguignonne opta pour une méthode mixte alliant le pan de bois (colombage) et la brique crue ou cuite.

Le climat et la richesse des forêts expliquent en partie de telles divergences. Toutefois, il ne faudrait pas négliger non plus la part des traditions régionales liées à une certaine identité culturelle; nous y reviendrons. (...)

«C'EST EN FORGEANT QU'ON DEVIENT FORGERON»

Jusqu'en 1930, le travail du fer se faisait encore souvent à la main. Cette photographie saisissante qui m'est parvenue lors d'échanges de voeux au seuil de l'année 1994 constitue un document d'un tel choix, que j'ai jugé nécessaire de la publier dans notre Hôtâ.

En plus du foyer et du soufflet, des marteaux, des pinces, de l'enclume et de l'étau, des roues et des timons, ce sont avant tout les hommes au travail qui attirent le regard. Au centre, un solide gaillard, le maître forgeron; très concentré sur son travail, il tient dans la main droite un marteau relativement léger et dans la main gauche la pince à feu avec la pièce à forger. A droite, le frappeur tient des deux mains un gros marteau dont le poids est adapté à la pièce à façonner; légèrement arc-bouté, il prend appui sur ses deux jambes pour trouver le juste équilibre entre le coup énergétique que doit déployer le marteau et son corps faisant contrepoids. Bien entendu, il s'agit de frapper fort à un rythme relativement lent, mais soutenu avec une énergie de même intensité, tant que le fer est rouge.

A gauche de l'enclume, le jeune homme est aussi un frappeur; il intercale ses coups de marteau entre ceux du frappeur de droite; les gestes de ces deux hommes sont parfaitement synchronisés et cadencés.

En 1930, à Delémont, lorsque je rentrais de la «petite école», je m'arrêtais souvent devant la forge des frères Roltet au bas de la rue de Chêtrc pour assister au spectacle des forgerons. La porte était

toujours grande ouverte comme sur la photo. J'aimais voir le fer aussi incandescent que les braises dans la cheminée de mes parents; j'aimais voir jaillir sous chaque coup de marteau les innombrables étincelles qui s'éteignaient dans le tablier de cuir des forgerons.

A cet enfer de feu et de fer, et pour vivre le spectacle de la forge, il faudrait pouvoir ajouter sur la photo le bruit et les odeurs. Du bruit, il en venait de partout et on l'entendait jusque dans la rue; l'enclume était le centre d'émission des sons tantôt aigus, tantôt graves, mais toujours différents selon que les frappeurs tapaient sur le centre de l'enclume ou sur les bords.

Entre les deux frappeurs et le maître forgeron passaient des messages qui s'exprimaient par le geste et le marteau. Si, par exemple, le fer devait être déplacé ou retourné sur l'enclume, le maître forgeron l'indiquait aux frappeurs par quelques petits coups rapides donnés par son marteau directement sur l'enclume; les frappeurs devaient suivre attentivement les indications du maître de forge qui imposait toute la manière de travailler le fer.

Pour obtenir rapidement une haute température dans le foyer, on utilisait du coke comme carburant et de l'oxygène comme comburant. A l'époque, le coke venait de la Ruhr et l'oxygène d'un soufflet qui chassait de l'air frais dans le foyer. On voit sur la photo, près de la cheminée, l'ouvrier responsable du foyer qui tient dans la main gauche la commande manuelle du soufflet.

Que produisait-on dans ces forges? Des fers à cheval, des outils pour les paysans, pour les terrassiers et les bûcherons; on fabriquait aussi des cercles pour ferrer les roues des chars et des brouettes. Les meilleurs forgerons fabriquaient des clôtures, des grilles, des objets décoratifs, des ferrures pour les portes et les volets.

Pierre Froidevaux



LE MUSÉE RURAL DE LA FAMILLE CHAPPUIS-FÄHNDRICH À DEVELIER

La passion, quelle qu'elle soit, amoureuse ou ludique, a fait des ravages au cours de l'histoire de l'humanité. Elle fut aussi, et même fréquemment, bénéfique, permettant à l'homme de concrétiser parfois ses rêves les plus fous. Souvent, elle a poussé des individus au-delà de leurs limites, au-delà de ce qu'ils pensaient être leurs capacités. Des petits bijoux sont ainsi nés ici et là, et quelques fois de véritables chefs-d'œuvre.

Certains villages ont la chance de disposer d'un artisan de la passion. Develier appartient à ce cercle de localités privilégiées. Tout au fond du Pertuis-de-la-Fin, un homme assouvit sa passion depuis plus de quarante ans. En quatre décennies, Marc Chappuis-Fähndrich a recollé une quantité incroyable d'objets, d'outils, de meubles, tous témoins de l'histoire rurale jurassienne. Son intérêt des débuts est d'abord devenu une collection. Aujourd'hui, dans les murs de la grange qui jouxte sa maison, il a créé un véritable musée privé.

Cette grange, dont l'odeur de bois chatouille agréablement les narines, propose un voyage dans le temps. Son concepteur a divisé l'espace en une vingtaine de secteurs thématiques. L'heureux visiteur qui voit s'ouvrir les portes de ce lieu étonnant retrouve le café de son grand-père, ses réclames, son atmosphère d'alors; il revoit également l'épicerie de village, dans laquelle se rendait certainement sa grand-mère. En faisant craquer les marches des escaliers en bois, passant d'une salle à l'autre, il découvre les

métiers typiques de la région à travers leurs outils et leurs installations. De la poterie au travail du bois, du charron au sellier, des loisirs aux travaux ménagers, ce musée dégage une impression d'exhaustivité.

Les serrures ouvrent le musée

Pourtant il résulte du travail méticuleux d'un seul homme, aidé en la circonstance par son épouse et par une famille

qui n'a pas ménagé ses efforts pour que ce lieu de souvenirs puisse voir le jour. Pour parvenir à concrétiser ce musée, il a fallu à ce collectionneur une patience et une foi au-dessus de la norme. Il a consacré ses heures de loisirs des années durant à chercher un peu partout ces objets de notre passé. Il les a ensuite entreposés, a réfléchi au meilleur système de classement possible une œuvre de fourmi - et a ordonné cette collection qui n'a jamais cessé de s'agrandir. Avec le temps, ce hobby a pris des proportions qu'il n'avait pas prévues. Il les a assumées et (...)



Les époux Chappuis-Fähndrich.

LES LOGES FRANC-MONTAGNARDES

Préambule

Sur le plateau franc-montagnard, depuis la nuit des temps, les pâturages dits « communaux » appartiennent aux bourgeoisies.

Ce régime très particulier de propriété était exploité en commun sous forme de libre parcours par tous les ayants droit¹. Ça ne demandait qu'un minimum d'entretien qui était exécuté sous forme d'entrées. Il fallait décombrer, débroussailler, entretenir les chemins et surtout faire les barres, (les dernières étaient dressées entre les pâturages de la bourgeoisie et les propriétés privées, ainsi qu'entre les finages et les forêts).

Les maisons du village étaient sises sur le pâturage et aucune n'était clôturée, si ce n'est le petit « tieurti » - courtil - dans lequel, le printemps venant, on semait les plantons destinés à être repiqués dans les champs. Les droits de passages, aisances et assises étaient réglés par le droit d'étual². Les pâturages n'étaient pas divisés et le bétail avait tout loisir d'aller paître où bon lui semblait, d'un bout à l'autre de la commune.

En règle générale, on gardait le bétail quelques jours dans un secteur et il s'y confinait assez volontiers. Une clôture cernait ces vastes pâturages avec des *clédards* ou des *épeurchires* - barrières exécutées avec des perches - aux passages des chemins. Il y avait un droit de (...)



Lajoux: maison mitoyenne avec ses deux « tieut'is ».



Epeurchires

DESCRIPTION DES CINQ LOGES DE LAJOUX

La loge du Bos-des-Djoux

Murs extérieurs en pierres naturelles, épaisseur environ 50 cm. Parois en bois. Charpente en sapin, lambrissage. Couverture en tuiles. Cheneaux pour la récupération des eaux potables dans une citerne réservée à cet effet. Encadrements en pierres de taille naturelles et en ciment moulé. Fenêtres simple vitrage et un volet pour la grange. Façades crépies à la chaux. Eclairage, lampes à huile. Chauffage, un potager à la cuisine, un fourneau dans la chambre au rez-de-chaussée. Sanitaire, une pompe à eau sur l'évier à la cuisine. Un W.-C. à l'écurie.

Aménagements intérieurs : parois de séparation en bois; galandages en règle-mur; sol cuisine en ciment; sol des chambres en planches de sapin; écurie, murs en pierre, petite fosse sous couloir; plafonds et poutraisons en bois, simple plancher sur écurie et réduit; plafond sous poutraison dans cuisine et ehambre. L'organisation intérieure est très simple. Le plan rez-de-chaussée est divisé en quatre parts égales dont chacune a une fonction bien définie.

1. Aire de jour: cuisine, local de garde avec porte directe sur l'extérieur et fenêtre en direction du pâturage et de la route.

2. Aire de nuit: chambre familiale dans laquelle dormaient les petits enfants et les parents.

3. Ecurie pour 2 à 3 bêtes.

4. Vestibule, cave, sortie pour écurie, escalier pour accéder à l'étage.

A l'étage, une chambre à coucher et le fenil (le foin était introduit par une ouverture pratiquée dans la paroi nord et obturée par une paire de volets).

Jusqu'en 1993, la maison a été alimentée par l'eau du toit récupérée dans la citerne maçonnée à cet effet. Elle était située à l'est du bâtiment. Sa contenance était d'environ 15 m³. A proximité du bâtiment, au sud, il y a une dépression dans le terrain qui, probablement, est due à l'exploitation du matériel de construction. Des fouilles seront entreprises prochainement.

